

Ce budget... dépenses prévues de \$93,224,300. C'est de beaucoup le plus élevé. par jour les distributions dans toutes les villes des Etats-Unis. Cet amendement a été ardemment combattu comme un coup porté aux intérêts commerciaux des grandes villes, mais il n'en a pas moins été voté par une majorité décisive. Des débats animés ont été précipités par un amendement de la commission tendant à retrancher un crédit de \$300,000 pour la distribution dans les districts ruraux. Cette proposition a été discutée pendant près de deux heures.

Des affaires étrangères... Antirichter sera probablement extradé. Dans les ports de Cuba. Londres, 6 mai.—Une dépêche de Kingston, Jamaïque, dit qu'en prévision d'une invasion les troupes sont concentrées dans les ports de l'île de Cuba, abandonnant ainsi l'intérieur de l'île aux insurgés.

Mobilisation de la seconde réserve espagnole. Madrid, Espagne, 5 mai.—Aujourd'hui aux Cortès le ministre de la marine a refusé de donner des informations sur l'endroit où se trouve la flotte espagnole partie des îles du Cap Vert.

Inquiétudes en Espagne. Madrid, Espagne, 5 mai.—On annonce officiellement aujourd'hui que le vapeur espagnol Alfonso XIII portant des troupes et une

American middle... mai 3 29; mai et juin 3 29; juin et juillet 3 29; juillet et août 3 29; août et septembre 3 29; septembre

nant l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans, nous envoyons un livre renfermant les portraits et les attestations des EMPEREURS DE L'IMPERATRICE, des PRINCES, des CARDINAUX, ARCHEVÊQUES et autres personnalités de distinction. Dernière Invention d'Edison. LE NOUVEAU PHONOGRAPHE MODELE LA MACHINE PARLANTE IDEALE. Le Phonographe Modèle le Meilleur Marché en Vente. Prix du Phonographe Complet \$20. Poids 17 Livres. A la National Automatic Fire Alarm Co., de la Louisiane -618, RUE GRAVIER- 27 avril -1 mois -TELEPHONE 300-

Feuilleton

DE: L'Abcille de la N. O. No 49 Commencé le 1 mars 1898

SACRIFICE D'AMOUR

GRAND ROMAN INEDIT PAR PAUL BERTINAY

DEUXIEME PARTIE

Le Péché de Lucienne.

XI CHASSÉE! Suite.

Tu m'y as accompagnée, voilà tout... comme tu m'accompagnais ensuite à Saint Mandé... parce

qu'il m'était impossible de trouver un prétexte pour m'y rendre seule... Ton unique faute, c'est la complicité de ton silence. Mais ne pas me garder mon secret, c'eût été de la délation, de la trahison... Entre une faute et une lâcheté, ton père te pardonnera bien vite de n'avoir pas même hésité. Et puis, insistait-elle, tu ne sais pas autre chose... Tu n'as à répondre sur aucune autre chose... Tout le reste, c'est moi que cela regarde... Et comme elles n'avaient plus rien à dire, elles s'empressèrent de regagner la chambre au premier étage, où le malade, en proie depuis quelques instants à une violente agitation, était, en les voyant entrer, un éclair de colère dans le regard. Et de sa voix déçuyante... à peine intelligible... de sa voix qui n'obéissait pas encore, comme il l'aurait si désespérément voulu, à sa volonté impuissante, il balbutia: — Vous... Marcelle... je vous commande d'aller... dans votre... chambre... Vous... attendez... mes ordres... De sa main dont il avait gardé l'usage, il lui faisait un geste impérieux... Silencieusement elle s'inclina et sortit. Alors, à sa fille, avec son doux regard bégaïement, M. de Croixmaure ajouta: — Toi... reste ici... on te... dres-

sera un lit... dans le cabinet de toilette... Je te défends de... revoir... cette malheureuse... de lui parler. — Je te défends! répéta-t-il avec une farouche énergie que ce bégaïement rendait peut-être encore plus tragique. Et, docile et résignée, Lucienne lui répondit bien doucement: — Je t'obéirai père... Je ne sortirai pas de cette chambre... Elle eut un grand soupir: — Je ne reverrai plus Marcelle... je ne lui parlerai plus jamais. Et, pendant quelques jours, cette vie de réprouvée isolée l'une des deux jeunes filles, pendant que cette vie de recluse se traînait lente et anxieuse pour l'autre. Marcelle occupait son chagrin à faire à bas bruit ses préparatifs de départ. Maintenant, elle les avait à peu près achevés. Aussitôt après sa condamnation, elle pourrait partir. Elle l'attendait. Elle n'attendait guère. La convalescence de M. de Croixmaure faisait de rapides progrès. Il n'avait pas encore recouvré le mouvement dans tout le côté de son corps frappé par l'apoplexie... mais la parole s'était maintenant dégagée... Il pouvait enfin exprimer, comme il le voulait la pensée qui

le hantait... Il pouvait donner des ordres... Et, ce matin, le docteur, pour la première fois, avait permis qu'il se levât. Aidée de Dominique, Lucienne qui ne le quittait pas... qui prenait ses repas dans la chambre... qui couchait dans la pièce voisine... dans le cabinet de toilette du général ou on avait dressé un lit... lit de garde-malade et lit de prisonnière à la fois... Lucienne venait d'installer son père dans son fauteuil. Et, comme le vieux domestique allait maintenant se retirer: — Non, fit M. de Croixmaure, reste, Dominique. Et, de sa voix sévère, s'adressant à sa fille: — C'est toi, Lucienne, qui vas sortir. — Où dois-je aller, père?... — Peu m'importe, puisque cette malheureuse sera ici... devant moi... Ce que je ne veux pas, c'est que tu entendes notre entretien... Et il murmura: — Tes oreilles de jeune fille ont déjà trop été souillées... Du moins ne les salira-t-elle pas par ses aveux... ses supplications... ses hypocrisies et sa comédie de repentir... Et à Dominique: — Toi, va dire à Mlle Thibaudier de venir me parler... immédiatement. — Oui, mon général. Dominique n'avait que quel-

ques pas à faire, au premier étage, pour arriver à la chambre de Marcelle. Il frappa à la porte. — Entrez. Ah! c'est vous mon bon Dominique! — Oui, mademoiselle, c'est moi. Et, en hésitant un peu: — Je viens... Il ne faut pas prendre peur. Je viens pour vous dire... Je sais bien que vous êtes une fille courageuse... Et lit de prisonnière de dure épreuve... bien vite passé... — C'est le général, qui me fait appeler? — Oui, Le médecin a permis qu'il se lève ce matin... — Et dès qu'il est debout, fit-elle avec un triste sourire, c'est moi... moi d'abord... — Oui, mademoiselle Marcelle, c'est à vous qu'il a songé tout de suite. — Comme il a hâte de débarrasser la maison de celle qui la déshonore! Et elle ajouta tout bas: — Enfin... celle là... pour lui, ce n'est qu'une étrangère... Il n'est pas atteint de sa faute, et s'il ne la lui pardonne pas, il pourra l'oublier. Dominique la pressait: — Il a dit que vous veniez lui parler immédiatement. — Je vous suis... je vous suis... Ah! certes non, je ne voudrais pas le faire attendre. Et, comme ils approchaient de

la porte fermée donnant sur la chambre du général: — Bon courage, fit tout bas le vieux domestique. — J'en aurai. — Et vous savez... Quoi qu'il arrive, mademoiselle Marcelle, c'est entre nous deux à la vie à la mort... — Je le sais. Déjà Dominique entr'ouvrait discrètement. — C'est mademoiselle Marcelle, mon général. La voix dure de M. de Croixmaure répondit: — Mademoiselle Thibaudier peut entrer. Et pendant que Marcelle pénétrait dans cette chambre d'où, depuis trois jours, elle avait été éloignée par l'ordre du général... celui-ci se retournant vers sa fille: — Maintenant, Lucienne, tu peux sortir. Ah! quel éloquent... quel indéfinissable... quel douloureux regard fut échangé alors entre celle qui se dévouait et celle qui acceptait ce dévouement... qui mourrait de l'accepter... qui détestait sa lâcheté... son égoïsme... sa duplicité... et qui était forcée d'accepter en silence. Mais Lucienne passa sans dire un mot, elle passa avec un faible soupir où il y avait aussi comme un dernier pardon demandé à l'héroïque amie qui se sacrifiait de si grand cœur... A ce soupir répondit: — oh! à

peine — pâle, nu insaisissable sourire qui était un réconfort et une corse. Et elles se quittèrent ainsi... peut-être pour ne plus jamais se revoir. Marcelle avait fait quelques pas dans la chambre. A présent, debout, elle attendait. Le général, pendant quelques instants, regarda sans parler. Ces joues pâlies... Ces yeux noirs dont la meurtrissure bleuâtre envahissait maintenant jusqu'aux pommettes... Cette douceur, ce calme, et puis aussi cette honnêteté, cette candeur dans l'attitude... dans l'allure toute entière... tout cela n'était donc qu'un excès de dissimulation et de perversité... Et la colère grondait dans sa voix quand il lui demanda brutalement: — Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?... — Rien, général... J'ai manqué à tous mes devoirs... j'ai trahi votre confiance... — Vous avez, malheureux, mêlé mon enfant à toutes vos ignominies... Vous avez sali celle que je vous avais confiée. — Je suis sans excuse... — Oui... malheureuse... indigne de pardon et de pitié... — Indigne, répétait-elle humblement. Et voilà que cette humilité... cet écorchement... tout cela, remuait au fond du cœur de ce

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS-VENDREDI, 6 MAI 1898

Suite Dépêches.

Bulletin météorologique. Washington, 5 mai — Indica-tion pour la Louisiane — Temps généralement beau; plus froid dans la partie nord; vent du nord.

A la Maison Blanche.

Une parole significative. Washington, 5 mai.—Le président a reçu aujourd'hui de nombreux représentants et sénateurs. Le premier arrivé a été le sénateur Burrows, du Michigan, qui lui a présenté plusieurs amis. Le sénateur Burrows a dit, en partant: tout va bien; ce qui nous faut maintenant, c'est Porto-Rico. Nous arrivons l'avoir demain.

— Sera-ce sitôt que cela, sénateur? — Oui, probablement dans un jour ou deux.

On s'attend, d'un moment à l'autre, à la saisie de Porto-Rico.

Le sénateur a laissé entendre que c'était à peu près là ce que lui avait dit le Président.

Les sénateurs Frye et Hale, du Maine, l'un, membre du comité des relations étrangères; l'autre, président du comité des affaires navales; les sénateurs Allison et Geyer, de l'Iowa, le premier, président du comité des allocations; le sénateur Curtis, du Kansas; le représentant Wadsworth, de New York, se trouvaient parmi les visiteurs.

Les sénateurs du Maine ont déclaré, en quittant la Maison Blanche que leur visite n'avait aucun rapport avec la situation générale.

Mouvements de Troupes.

Prescott, Arizona, 5 mai.—Le chef de fer de Santa Fe a pris à Prescott 200 volontaires, qui avaient ordre de se rendre à San Antonio, Texas.

Cleveland, O., 5 mai.—Les compagnies A, B, C de cavalerie, du 1er régiment de l'Ohio, lieutenant-colonel Wm Day, sont parties pour Columbia par la ligne de Big Four.

Une mesure significative est l'addition du croiseur New Orleans à l'escadre du commodore Schley à Hampton Roads, en remplacement du Columbia.

Cette mesure semble indiquer un changement complet dans le caractère de l'escadre, qui, au lieu de rester une escadre volante au sens ordinaire du mot, devient une flotte de combat.

Sans être aussi rapide qu'au début l'escadre du commodore Schley est maintenant en mesure de lutter à forces égales, au moins, avec la formidable flotte de croiseurs cuirassés espagnols partie des îles du Cap Vert pour une destination inconnue.

En présence de cette décision du département de la marine, et si l'escadre de Schley est renforcée de quelques torpilleurs, on peut croire qu'il est sur le point de partir à la rencontre de l'escadre espagnole.

Arrivée du "Germanio" à Queens-town.

Queenstown, 5 mai.—Le paquebot Germanio, de la ligne White Star.

La destination de la flotte de l'amiral Sampson.

Washington, 5 mai.—Aucune confirmation des divers rapports sur les mouvements de la flotte de l'amiral Sampson ne peut être obtenue. Des personnes qui, par leur position officielle, possèdent, suppose-t-on, la confiance du gouvernement, sont citées comme ayant déclaré que l'amiral allait s'emparer de Porto-Rico, et il paraît que cette déclaration a été faite après une conférence avec l'exécutif.

D'un autre côté, on affirme presque aussi positivement que la flotte est partie à la rencontre de l'Oregon pour le conduire en sécurité au nord.

Enfin, d'après une troisième rumeur, l'amiral est parti pour s'emparer de Matanzas, qui serait employé comme base d'opérations.

Les fonctionnaires refusent absolument de dévoiler le plan du bureau de stratégie, pour ne pas aider l'ennemi. Conséquemment, ces théories contradictoires, et les plans de la flotte ne peuvent être considérés qu'au point de vue des probabilités d'après les méthodes modernes de guerre.

Ainsi, bombarder Matanzas sans être en mesure de débarquer des forces suffisantes pour s'emparer de la ville et la tenir semble une très mauvaise stratégie, et le fait que l'escadre de Sampson n'est accompagné d'aucun transport portant des troupes paraît répondre par la négative à l'idée qu'il est parti pour s'emparer de Matanzas ou de Porto-Rico.

Pour tenter de s'emparer de cette dernière île de nombreuses troupes de débarquement seraient nécessaires, à cause du nombre de soldats espagnols qui s'y trouvent. Et on prétend, en outre, que le capitaine Sampson aurait de la répugnance à courir le risque d'avoir un ou plusieurs de ses meilleurs navires complètement avariés par des attaques sans nécessité, ce qui laisserait sa flotte inférieure aux forces espagnoles.

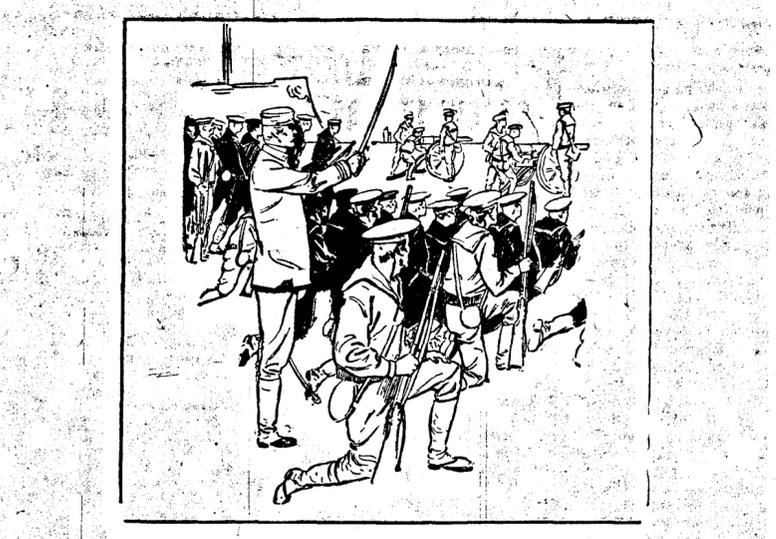
Une mesure significative est l'addition du croiseur New Orleans à l'escadre du commodore Schley à Hampton Roads, en remplacement du Columbia.

Cette mesure semble indiquer un changement complet dans le caractère de l'escadre, qui, au lieu de rester une escadre volante au sens ordinaire du mot, devient une flotte de combat.

Sans être aussi rapide qu'au début l'escadre du commodore Schley est maintenant en mesure de lutter à forces égales, au moins, avec la formidable flotte de croiseurs cuirassés espagnols partie des îles du Cap Vert pour une destination inconnue.

En présence de cette décision du département de la marine, et si l'escadre de Schley est renforcée de quelques torpilleurs, on peut croire qu'il est sur le point de partir à la rencontre de l'escadre espagnole.

L'ACTUALITE



RECRUES FAISANT L'EXERCICE. Les visiteurs au chantier de marine de Brooklyn sont nombreux tous les jours. Ce qui les intéresse le plus vivement, ce sont les exercices auxquels se livrent les recrues au maniement du fusil et des canons.

autre fil, le volume est expédié au lecteur. Une salle a été réservée aux aveugles qui y trouvent plusieurs ouvrages à caractères en relief.

POUR RIRE

On ne lira pas sans un sourire aux lèvres les lignes suivantes que nous extrayons d'une feuille parisienne. Ce n'écrivent pas certains journaux pour amuser leurs lecteurs?

Les journaux mondains d'Amérique nous apprennent qu'il est de mode, depuis peu, aux Etats-Unis, de payer en argent les demoiselles d'honneur qui accompagnent, suivant la coutume, les jeunes mariées à l'autel. La fonction de demoiselle d'honneur est ainsi devenue là-bas, paraît-il, une simple profession.

A un récent mariage, qui a eu lieu à New-York, il y avait une quinzaine de demoiselles d'honneur, toutes payées. Outre leurs toilettes, offertes par le père de la mariée, elles avaient reçu, pour figurer dans le cortège à l'église, 30 dollars, soit 150 francs, chacune.

Plusieurs jeunes filles font profession de demoiselles d'honneur et, se faisant payer jusqu'à 100 dollars, ne prennent part qu'aux très grands mariages. L'une d'elles, très recherchée à cause de sa beauté, a tenu cet emploi dans plus de deux cents cérémonies, et l'on assure qu'elle a gagné, en peu de temps, près de 150,000 francs, sans compter les cadeaux!



Général GALLIENI.

UN SOLDAT.

Nous lisons dans le "Gaulois", sous la signature de M. P. R. Ghousi:

Le dernier courrier de Madagascar m'apporte, avec quelques lettres, des photographies pittoresques dont la plus émouvante reste devant mes yeux. Elle représente, sous un ciel brouillé du matin, la place du gouvernement général à Tananarive, militairement occupée par l'infanterie de marine, les troupes métèques et la milice

durant des semaines, des mois, des années, et dont chaque exploit nouveau agrandissait, sous le ciel inclement de l'Afrique ou du Tonkin, le patrimoine de la France, le domaine de la civilisation.

Pou à peu, par des amis, par des compagnons d'armes—jamais par lui—par des admirateurs passionnés, dont les luges froissaient sa conception austère du devoir, nous avons connu les détails de ses épopées et de ses victoires—comment, par exemple, chez les Bambaras, traqué par des milliers d'adversaires, il ramena jusqu'aux postes alliés sa petite colonne de braves, à travers les forêts, les solitudes, les embûches, où le jour n'était qu'un long et meurtrier combat, où la nuit, dans la brousse perdue, protégeait sous les étoiles le cheminement douloureux et fier de sa poignée de combattants, éblouies et simples comme lui.

Vraiment, il est triste de songer que, si je pouvais raconter ici la vie militaire du général Gallieni, beaucoup trop de ses compatriotes, fort informés néanmoins du dernier discours d'un politicien, du scandale récent des boulevards, apprendraient des faits d'armes qu'un pays, plus que le nôtre soucieux de sa gloire ou tout uniment un peu mieux épris de justice, eût vulgarisés jusque dans les écoles de son territoire.

En Ségambie, sur le Niger, à Bafoûlé, à Bamako, comme à Dio, à Siguiri et à Diara, le nom de Gallieni est inégalement gravé dans la mémoire des populations soumises, non pas seulement par les récits de ses triomphes militaires, mais surtout par les fondations humanitaires, par l'organisation éclairée qui ont rendu ses conquêtes durables, et fécondes à jamais pour nos campagnes inoubliées.

Cet énergique, ce valeureux soldat est, en effet, doublé d'un administrateur pratique, d'un colonisateur comme la France devrait, hélas! en souhaiter beaucoup.

Ses écoles d'otages, en Afrique, où les futurs roitelets noirs disparaissent ainsi les traitises de la veille et préparent les sûres alliances du lendemain, l'éducation vigoureuse des milices tonkinoises, la fermeté de notre nouvelle politique à Madagascar ont fait davantage pour notre expansion coloniale que les triomphes mêmes de nos colonnes expéditionnaires.

Brave dans le danger, clement après la victoire, le général Gallieni a eu la sagesse, ou l'habileté, de ne jamais traiter en pays conquis les territoires qu'il occupait. Latin de tradition gallo-romaine, préoccupé d'idéaliser la raison brutale des armes, il a respecté toutes les religions, protégé l'esprit particulariste des peuples, fiers quelquefois, souvent grands, malheureux toujours, auxquels il apportait une civilisation pacifique et l'apaisement des dissensions stériles ou des misérables rivalités.

Lorance Soybou, fils insurgé de Mahamadou Lamine, fut capturé par le lieutenant Reichenberg, le colonel Gallieni, prenant en pitié sa jeunesse, il n'avait pas dix-huit ans, et admirant sans doute le courage de l'adolescent devant la mort, prescrivit généralement qu'il mourrait en soldat, au lieu d'être décapité, sui-

Il y a cinq ou six ans, le colonel Gallieni remplissait à Paris les fonctions de chef d'état-major de l'infanterie de marine; il y complétait, en parachute les convalescences longues de ses fièvres coloniales, des ouvrages de lettres, des relations d'explorateur, des plans de pacification plus encore que de conquête; ses courts loisirs, tout occupés de souvenirs d'outre-mer, étaient trop rares au gré de ses commensaux, charmés de sa simplicité paisible, de son affable camaraderie.

Svelte, élégant d'allures et de tenue, blond comme un Celte et calme comme un marin du Nord, ce cadet de Gascogne était tout à tour pensif sans distraction et enjoué sans vulgarité. Il racontait sa pensée et son cœur avec un choix heureux d'expressions justes, une sobriété d'images où son âme pyrénéenne apparaissait parfois, ingénument saine, conforme à l'histoire, qui laisse une sorte de grâce éternelle se survivre dans les esprits guerriers de tous les âges, de tous les pays.

Très jeune, il avait pour la jeunesse une prédilection à la fois ravie et étonnée; en notre petit d'acte amical de la rue du Cardinal-Lemoine, dans la singulière retraite des initiés du "Fère Choulat" où des toilettes nuancées d'Aman-Jean rejoignent, en ces

faillances du doute, il m'a semblé que les hommes d'action tels que le général Gallieni, assagis encore par des années de guerre active et par leur isolement de nos agitations ou de nos désordres, devaient avoir de nous une opinion plus exempte de partialité que la nôtre.

Je lui avais longuement écrit nos troubles et nos déchéances; or, voici que je reçois de lui une souriante, une très confiante réponse. De même que son épée n'obéit toujours qu'à son devoir, son cœur ne songe par dessus tout qu'à la France.

«Je vous dirai, m'avoua-t-il, au risque de passer pour un indifférent, que nous nous sommes attelés à notre besogne avec un tel entraînement et nous avons tellement besoin de tous nos moyens pour surmonter les nombreux obstacles et les multiples difficultés rencontrés sur notre route que nous n'avons guère le temps de penser à autre chose. Nous sommes des égoïstes, me direz-vous... Peut-être; mais nous nous figurons tous, depuis le général jusqu'au simple trouper, que nous travaillons pour notre pays et que nous faisons œuvre utile. C'est là notre excuse.»

Ce loyal langage n'est-il pas fait pour rasséréner nos âmes inquiètes? Celui qui nous donne cette haute leçon d'espoir et de confiance, étranger à toute ambition, à toute politique de parti, n'envisage que notre grandeur: c'est un Français; il ne veut que servir son pays: c'est un soldat.

Souscription patriotique.

Nlle-Orléans, Leu, 18 avril 1898. Nous, soussignés, citoyens de la Nouvelle-Orléans, soussignés la somme de... en regard de nos noms, à un fonds devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain "New-Orléans", à son arrivée dans notre port.

J. S. WATERS, Ex-Capitaine I. N. B. L. S. N. Guard, président du comité des souscriptions.

ROBERT STEEL, Chapelain du Siamou, Bethel rétrocier. Sommes reçues: de un sou à un dollar.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris: \$12.00 un an; \$6.00 six mois; \$3.00 trois mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00 un an; \$7.50 six mois; \$3.75 trois mois